

L'Action

Tombé dessus ! Escraas lous ! (CYRANO)

DIRECTEUR : JULES FOURNIER

MONTREAL, 72, Rue SAINT-GABRIEL, 72. Téléphone: Main 6356.

LE NUMERO : CINQ SOUS. PAR AN : DEUX DOLLARS.

L'Université Laval jugée par ses "enfants"

Asselin enfin vengé !

Il n'y a pas encore un an qu'éclatait, au sein de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, cette grande querelle qui devait, pendant des mois et des mois, déchainer tant d'éclats de voix et vider tant d'encriers. Ceux de nos lecteurs, et ils sont nombreux, qui s'intéressèrent à ces débats, n'ont sans doute pas oublié que, de tous les reproches adressés alors à M. Asselin, il n'en était pas de plus grave que celui qu'avait provoqué, dans son fameux manifeste, cette non moins fameuse boutade sur l'Université Laval:

J'ai moi-même écrit, à propos du refus des administrateurs de Laval de vendre leur immeuble à la Ville pour un demi-million, que ce qu'il faudrait à ces bons gâteaux, ce serait, avec un refuge paisible pour leur impénitente sècle, de la bouillie, du papier de riz et des chaises percées; et je n'ai pas changé d'opinion. S'il ne m'est jamais venu à l'esprit de comparer l'Université française à l'université anglaise, c'est tout simplement qu'il y a une Université McGill, c'est-à-dire un foyer plus ou moins brillant, mais enfin un foyer de recherche scientifique et de haute culture, avec un esprit et une vie propre, tandis que Laval, comme M. Bourassa le constatait il y a quelques années dans une conférence à l'Alliance française, et quelle qu'en soit la cause, n'est pas une université, n'a rien de la vie ni du caractère universitaire, n'est qu'un ensemble d'écoles professionnelles sans lien moral et plus ou moins bien organisées.

Ces lignes paraissaient pour la première fois dans l'Action du 25 juillet 1913.

Or, voilà que, sur ce même sujet, — de notre université considérée au double point de vue "matériel" et "intellectuel", — une feuille qui n'est pas l'Action, et qui ni de près ni de loin ne touche à l'Action, vient nous apporter, à son tour, toute une série de nouveaux témoignages.

Cette feuille en effet n'est autre que le journal des étudiants de Laval, lequel s'appelle justement, comme il convient et comme vous le savez peut-être, L'Étudiant.

L'Étudiant donc, ayant ouvert dernièrement une enquête sur la Jeunesse, est allé demander à un certain nombre de ses amis, entre autres choses:

"Quelles sont les réformes qui s'imposent à l'Université Laval, tant au point de vue matériel qu'au point de vue intellectuel?"

Parmi les interviewés, une bonne quinzaine ont bien voulu satisfaire la curiosité de notre confrère. Faut-il vous dire qu'Asselin n'en est pas, non plus que Bourassa, non plus que tant d'autres "désigneurs" de profession? PRESQUE TOUS sont des étudiants d'hier ou d'aujourd'hui.

N'importe, il faut voir leurs réponses!

Il faut voir ce que ces jeunes gens pensent de leur Université, et ce qu'ils en écrivent!

Ah! si jamais Asselin avait pu souhaiter une vengeance, nous osons dire qu'il la tient maintenant.

Vous en jugerez, s'il vous plaît, par quelques citations.

D'abord, ces quelques lignes, imprimées en tête du dernier numéro de L'Étudiant:

En arrivant ici, nous avons trouvé UNE UNIVERSITE SANS TETE ET SANS CONSEIL DE DIRECTION, une université où il y a bien une dizaine de facultés qui se conduisent absolument seules comme de vraies grandes personnes. Nous en avons conclu que le progrès se cache dans l'indépendance individuelle ou dans ce que les esprits étroits appellent l'anarchie.

Ici, chacun agit comme il lui plaît et l'université progresse!

Il est vrai que certains journaux nous ont attaqués, qu'il ne s'est trouvé personne pour répondre officiellement à ces attaques; mais nous sommes au-dessus de tout ce que l'on peut dire contre nous.

Il est vrai que certains millionnaires nous auraient fait des dons S'ILS AVAIENT SU OU SERAIT ALLE LEUR ARGENT; il est vrai, encore, que nous aurions pu tirer quelques bénéfices de ces legs; mais nous sommes détachés des biens de la terre et nous vivons de sacrifices.

Il est vrai que les anciens élèves aimeraient à se revoir quelquefois, à se rencontrer tous ensemble à l'Université; il est vrai qu'au besoin ils pourraient former une association capable de nous don-

ner des fonds et un appui moral; mais nous ne vivons pas pour faire des politesses ni pour recevoir des charités.

Il est vrai que les étudiants de toutes les facultés ont cru bon de s'unir et d'avoir un président général; il est vrai que ce président des étudiants aurait parfois besoin de rencontrer un président de professeurs; mais ceci pourrait engendrer des discussions, même des compromis.

Il est vrai que PERSONNE NE S'ENTEND; mais du choc des idées jaillit la lumière.

Il est vrai qu'il existe à l'Université des dissentiments profonds; mais ces choses-là ne regardent pas la raison: ce sont des affaires de coeur, etc.

Ce n'est pas Asselin, c'est un étudiant qui écrit ainsi. Qu'en dites-vous?

Mais ce n'est rien encore. Écoutez bien maintenant cet autre.

Il se plaint que la jeunesse d'aujourd'hui manque de tout idéal, qu'elle ne songe plus qu'à gagner de l'argent, et à n'importe quel prix!

Rêver une vie honorable et noblement remplie, rêver une vie féconde en oeuvres utiles à son pays, à notre peuple, au peuple, au peuple canadien-français qui perd de jour en jour du crédit et de l'influence dans toutes les sphères de notre société, rêver l'action, l'amour, le bonheur! Ce sont là autant d'ambitions qui nous inspirent une cité profonde!

Nous rêvons d'arriver à la fortune et, coûte que coûte, nous y arriverons. Et lorsque nous aurons réalisé ce rêve de toute une vie, eh bien! nous aviserons: si la considération et le respect de nos semblables nous font défaut; si, dans cette course vers le but fixé et atteint, nous avons perdu notre honneur, nous en achèterons, cela se vend, cela s'achète.

Le pays est jeune, mais il y a un chantage hideux qui ronge le coeur de la nation...

Et ceux qui sont responsables de cet état de choses, les coupables — qu'on me pardonne de parler d'après mes convictions personnelles, — C'EST VOUS LES PARVENUS DE LA POLITIQUE ET DE LA FINANCE qui mettez en oeuvre, ici même, à l'Université, vos méthodes injustes; c'est vous qui avez chargé de la jeunesse universitaire et qui croyez avoir rempli votre devoir envers nous et mérité votre salaire lorsque vous nous avez, une heure durant, lu d'un ton ennuyeux et ennuyé vos notes sur la matière que vous avez à enseigner; c'est encore vous les anciens, pour qui la vie a été bienfaisante et à qui le succès sourit, qui êtes arrivés ou à la veille d'arriver au faite des honneurs et à la fin d'une vie honorablement vécue, et qui vous désintéressez complètement de nous, la jeunesse universitaire...

Jusqu'à la fin de notre temps de collège, notre vie est minutieusement réglée, nous n'avons pas une minute à perdre, tous nos instants sont comptés et prévus par le règlement; on respecte et encourage notre travail, et nous passons sans choc, sans heurts, sans rien pour nous distraire, d'une leçon à une autre leçon.

On s'occupe avec soin de former, d'embellir et d'orner notre intelligence, tant au point de vue moral que scientifique. Tout à coup, notre vie change: nous voilà à l'Université. N'ayant plus de devoirs nettement définis à accomplir, nous demeurons, devant cette liberté, cette indépendance qu'on nous accorde, désorientés, déconcertés, un peu grisés parfois. Nous commençons à suivre les cours de notre faculté, avec intérêt d'abord, puis machinalement, et enfin avec ennui. NOUS SENTONS QU'IL Y A UN VIDE AUTOUR DE NOUS, que nous ne sommes plus dans ces milieux réconfortants du collège, où nos maîtres s'intéressaient à nous, se dévouaient pour nous, travaillaient avec nous.

Ah! les collèges classiques, on peut leur reprocher bien des archaïsmes dans leurs programmes, un enseignement bien superficiel, mais comment ne pas reconnaître le dévouement de leurs professeurs, l'intérêt qu'ils nous portaient et leur bonne volonté!

Mais à l'Université nous sommes seuls, complètement laissés à nous-mêmes. INCONNUS DE NOS PROFES-

SEURS, NOUS LEUR SOMMES INDIFFÉRENTS.

Et si nous observons un peu, nous nous rendons compte bientôt que nous sommes exploités de tous côtés et qu'on ne s'intéresse pas à nous.

C'est un triste enseignement pour la jeunesse étudiante que de voir comment les choses se font chez nous: LES PROFESSEURS NOMMÉS A CAUSE DE LEUR INFLUENCE POLITIQUE OU PAR FAVORITISME; les bourses destinées au mérite accordées, avec une désinvolture incroyable, PAR FAVORITISME AUSSI.

C'est une grande leçon d'égoïsme pour nous, lorsqu'on crie partout que l'enseignement ici est arriéré, — dans la faculté de droit du moins, — DE VOIR DES PROFESSEURS, DANS LA CRAINTE DE RECEVOIR QUELQUES DOLLARS EN MOINS PAR ANNEE, SE CRAMPONNER A LEUR CHAIRE et s'opposer de toutes leurs forces à ce qu'on fasse la moindre réforme dans notre enseignement.

On ne s'occupe pas de nous. Pourtant, la génération actuelle est pleine de vie, d'initiative, d'énergie: ce qui lui manque, c'est un guide éclairé, ce sont des enseignements réconfortants pour lui indiquer la route à suivre.

Qu'on s'ingénie à nous inspirer confiance en nos professeurs, en ceux qui s'occupent de nous de par leur état, en ceux qui nous précèdent dans la vie, et nos idées s'éclairciront, nous deviendrons à notre tour plus généreux.

Qu'on nous donne des maîtres qui soient capables de dévouement, de sacrifice pour nous, et non des "pions", des "salariés", et nous deviendrons à notre tour moins égoïstes, plus désintéressés.

Où on non, Asselin est-il jamais allé si loin?

C'est ensuite un étudiant en médecine qui écrit, M. A. LAROCHE:

Notre université, surtout au point de vue hygiénique, pourrait améliorer ses salles de cours comme celles des jeux. Entre deux cours il nous faut, pour "changer d'air", ou bien faire les cent pas dans le corridor où l'air n'est pas meilleur que dans la salle, ou bien descendre au billard. Job y préférerait encore... autre chose!

C'est ensuite un étudiant en droit, M. AMELEE MONET:

Quatrième question!!! Que de réformes! que de réformes! que de réformes! Au point de vue matériel: air pur, local sain, salles de cours aérées, amusements plus variés, plus d'hygiène, et que d'autres "ejus-dem farinae". Au point de vue intellectuel: Commerce plus intime entre professeurs et élèves, causeries et conférences données par des confrères. Et j'en passe! Et j'en passe!

C'est ensuite M. Victor Pager, étudiant en droit:

...C'est là, je crois, un des défauts les plus graves de notre jeunesse; notre peu de recueillement, notre peu d'inclination à l'étude. Au lieu de consacrer nos soirées et nos veillées à l'étude sérieuse et à réfléchir, nous préférons le bruit, les distractions faciles; à la lumière de notre lampe nous préférons les feux de la rue Sainte-Catherine. Ce défaut dominant de notre jeunesse, avouons-le toutefois, n'est guère combattu à l'Université, c'est-à-dire là où il se manifeste le plus parce qu'il a le plus de chances de le faire. A L'UNIVERSITE LAVAL, NOUS SOMMES SEULS, ET NOUS LE SENTONS. A part quelques rares exceptions, NOS PROFESSEURS NE PORTENT GUERE D'INTERET A NOS FAITS ET GESTES. ILS SE SOUCIENT FORT PEU DE DONNER A NOTRE JEUNESSE LES ENSEIGNEMENTS QUE LEUR A DICTES L'EXPERIENCE DE LA VIE. APRES LEUR COURS DONNES, PEU LEUR IMPORTE DE NOUS LAISSER DANS CETTE CAVÉ TENEBREUSE ET ENIGUE QUE L'ON A BAPTISEE POMPEUSEMENT: LA MAISON DES ETUDIANTS.

C'est ensuite M. G. ROBERT (étudiant en droit lui aussi):

Les véritables réformes qui s'imposent sont bien plutôt dans le monde universitaire. Nous n'avons pas peur de la lutte, à notre sortie du collège, bien au contraire; mais

c'est à l'université que notre fierté, notre énergie s'émeuvent, PAR LA FREQUENTATION, L'ENTOURAGE DE BLASES, DE DÉCOURAGES ET D'APATHIQUES.

(Et de six!)

C'est ensuite M. Ernest Bertrand (de la même faculté), qui se contente d'écrire, — tout simplement:

Elles (ces réformes désirables à l'Université) elles sont trop nombreuses pour que je puisse les énumérer ici.

(Et de sept!)

C'est ensuite M. F.-G. COFFIN (étudiant en droit lui aussi), qui déclare:

Au point de vue intellectuel, la réforme la plus importante et la plus impérieuse, si on veut couper le mal à la racine, est de faire disparaître à Laval CETTE INFLUENCE OCCULTE QUI S'INGERE INFAILLIBLEMENT DANS LA NOMINATION DES PROFESSEURS.

La seconde réforme serait peut-être de ne pas oublier que les jeunes professeurs ne devraient pas être ignorés. Leurs idées de l'enseignement s'adapteraient mieux aux besoins de la jeune génération actuelle.

Au point de vue matériel, IL Y A TANT DE CHOSSES A FAIRE QUE JE PRÉFÈRE N'EN POINT PARLER.

(Et de huit!)

Et c'est ensuite M. Loqué, professeur à l'Université Laval, qui lui-même ne peut s'empêcher de gémir:

De l'espace! de l'atmosphère UNIVERSITAIRE!... Et de la ficelle pour aller jusqu'au bout de son effort!

(Et de neuf!)

Et c'est ensuite M. PAUL MORIN, l'un des gloires du Collège Saint-Marie (ainsi que l'écrivait l'an dernier le R. P. Louis Lalonde dans une revue de New-York), et l'un des gloires aussi de l'Université Laval:

La faculté de droit est la seule section de l'Université dont j'aie pu, pendant trois ans, savourer le mécanisme. Votre question ne m'étant pas posée par le corps enseignant, je ne crois pas avoir le droit de suggérer la moindre réforme. Je puis néanmoins vous dire avec quelle tristesse remontent à ma mémoire les souvenirs d'une porte basse où s'engouffraient quotidiennement nos futurs grands hommes; cette porte s'ouvrait sur une ruelle — parfaitement! — au long de laquelle fraternisaient, dans d'inféctes poubelles, les débris d'une pâtisserie grecque et les fioles avariées d'un pharmacien. J'évoque encore un long, sombre et étroit corridor, pollué par ce que M. Arrould appelle "la plus humble des conséquences du tabac", où flottaient les relents d'une vague gargote et la fumée des pipes, où vibraient les échos d'un argot quelquefois pittoresque, mais souvent — triste à dire — blasphematoire. Je me rappelle un asile de lecture où traînaient quelques numéros lacérés de la Presse et de soporifiques quotidiens, un "salon", toujours rigoureusement fermé, et pour obtenir la clef duquel il fallait longuement parlementer avec le cafetier-pipetier...

Alors, ayant exprimé les sucs de cette atmosphère si sympathique, simplement, uniquement pour ne pas sombrer dans le dégoût, et je l'avoue sans croire manquer au patriotisme, j'allais lire et rêver sous les érables du "campus" de l'Université-soeur.

(Et de dix!)

Plus indulgent dans les termes, mais non plus avengle, M. PAUL-EMILE PICHE, autre étudiant, se contente de répondre par cette citation des deux vers de Racine:

N'en doutez point, Burrhus: malgré ses [injustices] C'est ma mère, et je veux ignorer ses [caprices!]

(Et de onze!)

Et c'est ensuite M. CHARLES-EMILE BRUCHESI:

...Et quand on pique un peu fort, on attrape la réponse suivante: "Allez voir ailleurs, c'est pas mieux..." — Pardon, il y a quelque différence. A Paris, l'on s'amuse, paraît-il, mais aussi l'on y travaille. Et des amis, revenus d'un stage d'études ailleurs qu'à la Butte Montmartre, ont souvent répété cette parole une peu facile: "Quand on s'amuse par là, on s'amuse; mais quand on travaille, on travaille". C'est expressif.

Prenez Oxford, prenez Harvard, prenez McGill. Quand quelqu'un se mêle de parler en trop bons termes de ces universités, aussitôt il se trouve quelque brave pour rétorquer fièrement: "Oui, ce sont des uni-

M. Henry Bordeaux, romancier

Il est très goûté des jeunes femmes et des jeunes filles. C'est aux romans de cet auteur qu'elles aiment venir palpiéter et fremir. Leurs petites âmes fragiles s'y complaisent et leurs consciences mièvres se rassurent de ce qu'il est fort bien pensant.

On en permet volontiers la lecture aux pensionnaires en vacances. Quelques pages un peu hardies (on pardonne cela à l'art) sont pudiquement épinglées par les mamans et les institutrices prudentes. C'est toute une affaire pour les jeunes vierges que d'en retirer et d'en remettre adroitement les épingles... de sûreté.

Et quelle délicatesse pour ces enfants de déguster cette littérature plate et fade de qui leur paraît de haut goût!

La faveur qui entoure ses livres pourrait bien le porter à l'Académie. On en parle déjà. Pour peu qu'il fréquente quelques salons littéraires (celui, par exemple, de la duchesse de Rohan), il est sûr d'y arriver. Il est digne de siéger aux côtés de M. Paul Bourget, de M. Marcel Prévost et de M. Jean Aicard. Ses oeuvres complètes et les leurs forment une jolie bibliothèque pour vieux gâteaux et jeunes filles vieillesse. Mais il faut songer qu'il serait, là, voisin d'un Henri de Régner, d'un Maurice Barrès, d'un Anatole France. Et cet équilibre académique, cette salade du génie et de la platitude littéraire fait vraiment pitié. C'est à douter du degré de reconnaissance que l'on peut accorder à ce bon Valentin Conrart...

Quelques-uns des admirateurs de M. Henry Bordeaux vont jusqu'à prétendre qu'il est supérieur en art à M. Paul Bour-

get. C'est une erreur. M. Paul Bourget est, certes, un détestable écrivain, mais quelques-uns de ses romans ("L'Étape", "Le Divorce") gardent une force qui se classera dans le classicisme futur. L'écriture de M. Henry Bordeaux est faite de mauvais goût, de longueur, de platitude et de remplissage. C'est du mauvais Bazin ("du mauvais Bazin!"). Des livres tels que "La Peur de Vivre", "La Robe de Laine", "Les Roquevillard", "La Maison", etc., sont la honte et les déchéats de l'art. Rien n'égale la naïveté des bonshommes qui y sont campés que la banalité écoeurante des idées qu'il leur prête.

La tradition et Dieu n'ont que faire de défenseurs tels. Quand cette défense est assumée par des Maurice Barrès et des Charles Maurras, par des Francis Jammes et des Paul Claudel, quelle contribution peut y apporter l'oeuvre d'insignifiance d'un Henry Bordeaux?

Aux jeunes femmes, aux jeunes filles éprises de romans, je conseille d'ouvrir les chastes chefs-d'oeuvre dont la littérature française regorge, tels que "La Princesse de Clèves" de Madame de La Fayette, le "Dominique" de Fromentin, "La Porte Étroite" d'André Gide, le merveilleux "Jean-Christophe" de Romain Rolland, etc.

Ainsi leur goût de l'action romanesque se conciliera à l'art le plus pur et le plus haut et leurs sentiments y gagneront plus de délicatesse, leur esprit, un certain ornement et leur goût, une éducation.

LA ROQUE DE ROQUEBRUNE.

Beloil, avril 1914.

"En bas de Québec"

Du Progrès du Golfe: S'il y a des Montréalais intelligents — et ils sont nombreux, — il y en a d'autres qui sont d'une jolie naïveté doublée d'une belle couche d'outrecuidance.

Un journal hebdomadaire de la métropole, fondé tout récemment, trouvait bon, à l'occasion d'une polémique avec M. Ferdinand Paradis, de faire remarquer, pour renforcer son argumentation, que ce monsieur est "d'en-bas de Québec". — Bon! voilà qui classe un homme! Quand on a dit ça, il ne reste plus rien à ajouter.

Il est certain qu'il y a dans nos régions, tout comme ailleurs, des gens qui en sont encore à découvrir l'Amérique: mais il est non moins certain que nos Canadiens "d'en-bas de Québec" sont tout aussi déniaisés, à tout prendre, que le sont les habitants des taudis de la métropole et même la petite bourgeoisie pédante de "Morial", qui ne voit pas les plus loin que les scopes, les vues albumées, les pitits chars et le çaimmiquière de la montagne.

Tartarin ne connaissait que Tarascon, mais ces jours heureux où il ne pensait pas encore à illustrer de sa présence le désert ou le Rhigi: mais cela lui suffisait.

Les Tartarins ne manquent pas en certain bureau de rédaction, à Montréal. Et ce n'est pas une visite chez les Teurs qui leur changera le caractère.

J'en connais moi-même, de ces jeunes gens, braves garçons au demeurant, mais qui vous regardent d'un air protecteur

quand ils savent que vous venez "d'en-bas de Québec": quittez à vous demander des nouvelles de leurs parents de Saint-Jean Port-Joli, s'ils apprennent que vous êtes de Gaspé.

(Et c'est à des naïfs de cette espèce qu'un loustic a pu faire croire que Rimouski est à dix minutes de marche du Labrador et que lui-même a pris ses degrés à l'Université du Gros-Môle.)

Au lieu de tant s'en donner et de se persuader que ce sont eux qui font lever le soleil sur les "provinciaux" d'en-bas de Québec, les petits chantecleres de la métropole feraient bien de regarder ce qui se passe en dedans de leur basse-cour et de se convaincre une bonne fois que le monde ne finit pas où finit leur domaine.

M. X. publiera aussi demain une lettre ouverte en rapport avec cette enquête.

Cela n'est-il pas humiliant, ô Buies, après vos deux pages sur "en rapport avec"? A quoi sert donc, ô Lusignan, vos remarques si claires concernant cet emploi impropre? Et vous, Fréchette, n'avez-vous pas écrit vingt "Corrigeons-nous" relativement à cette façon de parler?... Et si, après ces noms illustres, il m'était permis de m'apostropher aussi, je dirais: O Sarcleur, tu as souvent repris tes contemporains au sujet de cette expression, mais le résultat n'est vraiment pas en rapport avec la peine que tu t'as prise!

Du Bulletin du Parler français.

versités où il se fait plus de sports que d'études! — Mais chez nous, c'est bien triste à dire, il ne se fait ni sports ni études, sauf cette année la résurrection du club de hockey. Encore une fois, il ne s'agit pas, dans cette noire critique, d'une minorité; car "charité bien ordonnée"...

Quels sont les sports, à l'Université Laval? Les caricatures parues dans l'Étudiant, l'an dernier, les ont brillamment illustrés. On joue au billard pour éventrer le tapis vert qui le recouvre, on fait de la lutte dans le corridor enfumé de la Maison des Étudiants, on défonce les chaises du salon. Comme sport en plein air, le jeu de balle dans la petite ruelle d'à côté.

Voilà pour le jour. Et le soir venu ce sont de brillantes parties de cartes, où souvent un jeune étudiant, personne ne me démentira, risque et perd en quelques heures la pension mensuelle que ses parents lui servent au prix de grands sacrifices. Et puis, braves parents, soyez contents quand les dames du jeu ne sont qu'en carton...

Je ne parle pas de la question de tempérance. La Ligue Antialcoolique n'a pas fondé une succursale à Laval pour les bustes qui ornent le grand salon, hein?

(Et de douze!)

Et c'est ensuite M. J.-Berchmans Désy, étudiant en droit, qui écrit froidement: IV.—L'UNIVERSITE Laval? Pourquoi dire du mal des absents? (Et de treize!)

Treize, chiffre fatal! Arrêtons-nous ici, s'il vous plaît. ...Et demandons-nous seulement, pour terminer, demandons-nous, que diable! ce que l'on aurait pu penser d'Asselin, s'il avait osé écrire, sur l'Université Laval, la moitié seulement de ce que viennent d'en publier, dans l'Étudiant, les représentants les plus affûtés, et les plus compétents, de notre jeunesse étudiante.

JULES FOURNIER.

POUR LES GENS QUI SAVENT LIRE

Les meilleures pages des livres nouveaux

Le Bel Arsace

Il y avait dans la garde du roi Ménélas un jeune soldat sans fortune, mais de bonne famille, qui s'appelait Arsace et qui était beau. Il avait toujours montré à la reine Hélène le respect le plus exact. Mais, un jour, elle le regarda d'une certaine façon, et, quoiqu'elle fût novice et maladroit en cette affaire (car jusque-là elle n'avait jamais eu à solliciter les hommes), il la comprit fort bien.

Il fit très soigneusement tout ce que les amoureux ont coutume de faire en pareil cas. Hélène l'aperçut plusieurs fois errant la nuit sous ses fenêtres. Il lui adressa des vers, qui d'ailleurs n'étaient pas de lui. La reine, émue, signala à Ménélas le mérite ignoré de ce jeune homme et le fit nommer capitaine des gardes.

Elle qui, même au plus fort du siège de Troie, avait eu un très bon sommeil, commença à s'insommer. Elle crut qu'il y avait chez Arsace quelque chose d'unique, à quoi elle devait des délicieuses nuits et sans quoi elle ne pourrait plus vivre, et elle y pensait sans interruption.

Un jour d'été, elle lui donna un rendez-vous au fond du jardin, dans un cabinet de verdure. L'heure était languissante. Arsace vint. A demi couchée sur une chaise longue, elle lui demanda s'il aimait sa mère; elle lui parla des tristesses de l'existence et de l'indifférence de Ménélas. Elle crut Arsace ému, alors qu'il n'était que très ennuyé, et elle s'abandonna dans des bras respectueux et qui ne la désiraient point.

L'ambitieux capitaine des gardes manquait de courage. Ce garçon refusa l'Hélène de Thésée et Paris, l'Hélène de la guerre de Troie. Elle ne comprit pas pourquoi; mais, dès le lendemain, elle le fit destituer par son mari.

JULES LEMAITRE.

(La vieillesse d'Hélène).

Jeux d'Afrique

"Je n'aimais qu'à jouer," nous dit Augustin, en nous racontant ses lointaines années.

Quoi d'étonnant, si cette facile et souple intelligence, qui pénétra sans effort et comme d'instinct la science encyclopédique de son temps, qui se trouvait à l'aise au milieu des abstractions les plus ardues, a d'abord conçu le jeu comme un jeu?

Les amusements des petits Africains d'aujourd'hui ne sont ni très nombreux, ni très variés. Ils n'ont pas l'imagination inventive. Leurs camarades français leur ont, en cela, beaucoup appris. S'ils jouent aux billes, à la marelle, aux barres, c'est à l'imitation des Roumils. Pourtant, ils sont extrêmement joueurs. Les jeux de hasard surtout les attirent. Ils passent des heures entières, couchés à plat ventre dans un coin d'ombre, ils y apportent une intensité, une passion extraordinaire. Toute leur attention y est absorbée: ils y déploient les ruses de leur esprit précocement délié, si vite enligné dans la matière.

Augustin, se remémorant les jeux de son enfance, ne nous parle que de noix, de balles et d'oiseaux. Captiver un oiseau, cette chose aérée et brillante, c'est l'envie de tous les enfants dans tous les pays du monde. Mais en Afrique, où les oiseaux abondent, petits et grands les aliment. Dans les cafés maures, dans les plus misérables gourbis, les cages de roseaux toutes bruisantes de pépiements et de battements d'ailes sont suspendues aux murs. Des caillès, des merles, des rossignols y sont emprisonnés. Le rossignol, l'oiseau chanteur par excellence, si difficile à apprivoiser, est l'hôte de luxe. L'habitant privilégié de ces cages rustiques. Avec la rose, il fait partie essentielle de la poésie arabe. Les bois de Thagaste étaient pleins de rossignols. Nul doute qu'Augustin enfant n'ait senti palpiter entre ses mains les petites gorges mélodieuses des oiseaux chanteurs. Ses sermons, ses plus graves traités en ont conservé le souvenir. Il en tire un témoignage en faveur du Verbe créateur qui a mis partout de la beauté et de l'harmonie. Dans le chant du rossignol, il retrouve comme un écho de la musique des mondes.

LOUIS BERTRAND.

(Saint Augustin.)

M. Deschanel

Il y a quinze ou vingt ans, une personne élégante ignorait totalement les hommes politiques. Le Parlement n'était qu'un rebut de la société, et les parlementaires, paraît-il, empestaient: les députés de gauche sentaient le vin bleu, ou sur le zinc avec leurs électeurs; en outre, ils empoisonnaient l'ail et l'oignon. Ceux de droite, au contraire, fleuraient exquisément bon, parfumés qu'ils étaient aux essences les plus délicates: mais ils se trouvaient en minorité. En outre, ceux de gauche avaient des ongles noirs et des pantalons pochés aux genoux, alors que ceux de droite, si sympathiques et si intelligents, portaient des guêtres claires et des jaquettes surprenantes; du moins, on le disait, on le croyait: et les dames de s'attendaient.

Mais il n'en est plus ainsi depuis quelque temps. M. Deschanel, le premier, a montré que l'on pouvait à la fois faire figure d'excellent républicain et se présenter dans le monde avec une tenue décente: c'est un service qu'il a ainsi rendu au régime, et vous avez vu que l'on a failli, pour l'en remercier, le nommer chef de l'Etat. Il faut savoir reconnaître sans faute, sur les images, cette physionomie nationale.

MARCEL BOULENGER.
(Cours de Vie Parisienne à l'usage des Etrangers.)

Un Ménage Bourgeois

M. Morand-Fargueil était conseiller d'Etat. Il avait reçu la meilleure éducation classique et obtenu des prix au collège. Il savait encore un peu de grec, pas mal de latin, ne disait ni *Je m'en rappelle*, ni *Je vous cause*, ne faisait jamais de fautes d'orthographe. Il parlait plus volontier le langage de la bonne compagnie que celui des cabarets de Montmartre. Il ne rougissait pas d'être bien élevé et même distingué. Mme Morand-Fargueil s'appelait simplement Marie. Elle ne se permettait, de loin en loin, certaines libertés d'allures ou de propos que pour ne paraître point bégueule. Quand elle disait qu'elle avait flirté toute la soirée, c'est qu'un homme d'âge, ou sérieux, l'avait complimentée sur sa toilette et sur sa belle mine. Si d'aventure on lui eût adressé quelque discours galant ou plus précisément déshonnéte, elle n'aurait pu s'empêcher de pousser des cris d'effroi. Elle assurait qu'elle n'était point facile à scandaliser; le vrai est qu'elle s'effarouchait de rien, mais préférait ne s'en point vanter: n'est-ce pas le contraire du snobisme et la forme la plus aimable de la vertu? Mme Morand-Fargueil n'affectait pas de réprover en théorie les divorces et les adultères (dont elle n'avait point d'exemples autour d'elle); mais elle était elle-même vraiment l'épouse d'un seul homme, comme nos mères et nos grand-mères depuis un assez grand nombre de siècles.

Elle était aussi la mère d'un seul fils. Hélas! c'est l'usage...

ABEL HERMANT.

(Le Joyeux Garçon.)

L'Etranger

L'Etranger.—Comment te nommes-tu?
Lili.—Lili.
L'Etranger.—Tu me signeras cette carte postale.
Lili.—Si tu veux.
L'Etranger.—Et puis je t'en remettrai une douzaine. Tous les mois tu m'en enverras une, là-bas.
Lili.—Si tu crois que j'y penserai.
L'Etranger.—Je t'enverrai cinq francs, par retour.
Lili.—Alors!...
L'Etranger.—C'est pour ceux qui sont restés.
Lili.—Tu veux les épater...
L'Etranger.—Tu mettras dessus: "Mon bon souvenir."
Lili.—Entendu.
L'Etranger.—Et puis aussi une petite pièce de vers...
Lili.—Je ne saurais pas...
L'Etranger.—Tu copieras celle-ci, que j'ai faite:

A mon ami de Biddelsburg
J'envoie mon souvenir d'amour.
Après lui mon coeur soupire,
Va-t-il bientôt revenir?...
HENRI DUVERNOIS.
(La Maison des Confidences.)

Les Lignes Stratégiques Russes et Allemandes

Dans un discours du 15 avril 1910, le comte Witte a donné quelques renseignements significatifs que je crois utile de reproduire:

"On sait qu'à l'heure actuelle, les chemins de fer en temps de guerre peuvent non seulement parfois remplacer les places fortes, mais aussi parer à l'insuffisance de la force numérique. Tant que l'aéronautique ne sera pas au point, les chemins de fer seront le facteur essentiel de la guerre, en particulier dans sa première période, et cette période apparaît justement comme décisive et peut-être fatale. Nous avons en Russie d'Europe 11 verstes de chemin de fer par 1,000 verstes carrées et 40 verstes par 100,000 habitants. En Allemagne, la proportion est de 111 verstes par verste carrée, et, par 100,000 habitants, de 94 verstes: c'est-à-dire que la densité du réseau allemand par rapport à la superficie du territoire est onze fois plus grande que chez nous.

"Dans ces conditions, et ayant en vue l'immensité relative de nos espaces, pour ne pas parler d'autres conditions également défavorables, vous pouvez imaginer combien nous arriverons en retard pour la première phase d'une mobilisation, c'est-à-dire la concentration des troupes par régions. Ensuite commencera la seconde période, la concentration des troupes mobilisées à la frontière.

"A ce sujet, permettez-moi de m'en tenir à la donnée que voici: sur notre frontière occidentale, du bas Niémen au Danube (2,600 verstes), débouchent 13 voies ferrées, dont 9 seulement viennent de la région du centre. Chez nos voisins, au contraire, sur cette même frontière débouchent 32 voies, c'est-à-dire plus du double. Le nombre des locomotives par verste, chez nos voisins, est aussi beaucoup plus considérable que chez nous. Nos trains militaires, par suite de la faiblesse de nos locomotives, ne peuvent pas être portés à plus de 70 essieux tandis qu'en Allemagne ils peuvent l'être à 100. En conséquence, nos voisins se concentreraient à la frontière au moins deux semaines avant nous: vous vous représentez, bien entendu, tous les événements qui peuvent se produire en deux semaines."

EDMOND THERY.
(La transformation économique de la Russie.)

A Nancy

Quelques heures et on y est, et c'est effroyable de songer que la frontière est ainsi à nos portes. Mais si angoissante, cette proximité est-elle sans une sorte de charme et de douceur?

De la frontière, pour se consoler, il faudrait dire ce que disait Musset d'une main aimée, que Dieu la fit plus petite pour la faire plus belle, et en réalité, de l'avoir ainsi contre soi, si près, c'est comme si l'on y gagnait en intimité de tendresse. Que peut dire aux coeurs la frontière, dans un empire comme celui de Napoléon? Quand cet Empire était taillé dans la moitié de l'Europe, quelle idée de famille, de fraternité, d'amour pouvait évoquer ce seul mot de frontière? Avec la France telle qu'elle est, il semble que la frontière soit plus amie, plus chère, plus précieuse encore, et il faut l'aimer doublement, il faut parler d'elle, il faut se la rendre propice, puisqu'au-delà, sur certains points, où le père a passé et où repassera l'enfant, c'est encore la France...

Je ne sais plus qui disait que le patriotisme est le sentiment qui sans doute inspire le plus de bêtises et le plus de laideurs, parce que c'est le sentiment le plus accessible aux imbéciles. Heureux les imbéciles dont l'imbécillité est faite de ce qui provoque l'enthousiasme, le dévouement, et la gloire!

ALEXANDRE HEPP.

(La Valise bouclée.)

L'Eglise de Gugney

...Me voici à quatre cents kilomètres de Paris, dans un canton vosgien recouvert de neige et parmi les solitudes séparées de la Moselle par les collines où s'appuieront nos artilleurs dans la prochaine guerre. Là, Gugney dort au bas d'un coteau, parmi de verdoyants vergers où repose tout l'ennui des villages lorrains. Et son éloignement des grandes voies explique qu'il subsiste dans cette retraite un trésor d'art antérieur aux ravages des soldats de Richelieu. J'admire Couyba de connaître Gugney-aux-Aulx, car j'avoue que j'y suis venu, pour la première fois, en septembre dernier.

Septembre, c'est le mois où les femmes agenouillées trient des pommes de terre dans les champs; leurs coiffes les abritent des derniers rayons de l'année; les hommes sèment les labours, et déjà les marteaux retentissent sur les cuves de la vendange. Par cette fin d'un après-midi déjà court, je fus surpris, jusqu'à l'émotion, de découvrir dans la pauvre église les débris d'un vitrail précieux du XVIIe siècle, puis quatre colonnes Renaissance sculptées et brodées avec une divine fantaisie païenne, puis de savants bas-reliefs montrant les scènes de la Passion, et enfin, auprès de ce décor d'une allure aristocratique, neuf statues en pierre du XVe, du XVIe et du XVIIe siècle. (La plus ancienne est une Pietà, un groupe polychrome; la plus touchante une sainte Claire paysanne, figure large, pleine de force paisible.) Que d'ames furent pressées pour produire ce point de spiritualité! J'imagine que je touche le coeur de ces froides campagnes. Ces nobles débris, dans un musée de Paris, retiendraient peu le regard: ici leur valeur est inestimable. A la fois mystiques et classiques, ils valent par tout ce qu'ils enchaînent. Ils sont nés d'un mariage de ce canton avec la catholicité et accordent d'humbles forces locales avec un sentiment religieux et universel.

MAURICE BARRES.

(La grande pitié des églises de France.)

M. Couyba Lycéen

Couyba, depuis ministre de l'Instruction publique—tout comme Lockroy,—était un élève des plus médiocres.

—J'ai reçu, déclarait Burdeau, une copie absurde de ce monsieur dont je ne déchiffre jamais la signature.

Couyba commençait à pâlir. Il s'était reconnu dans ce signalement. Nous nous mettions à pouffer, prévoyant la suite.

—Comment vous appelez-vous?

—Oubô, m'sieur...

—C'est impossible, invraisemblable. Vous ne vous appelez pas Oubô? Epelez votre nom.

—Oui, m'sieur, oui, m'sieur.

—Je vous ordonne d'épeler votre nom.

Ou plutôt venez l'écrire au tableau.

—Non, m'sieur, non, m'sieur. J'suis pas un gossé.

—Et pourquoi cela?

—Parce que je vous l'ai déjà épilé. Je m'appelle Voubô.

—Alors, vous serez consigné.

—Oui, m'sieur, oui, m'sieur.

J'espère pour Couyba qu'il est plus éloquent en conseil des ministres qu'il ne l'était en philosophie et que ses collègues ont fini par savoir son nom. J'ai bien ri en lisant de lui, l'année dernière, un discours de distribution de prix—précisément à Louis-

le-Grand, je crois — où il se plaignait de l'ignorance des nouvelles couches en langue grecque. Couyba, en effet, n'a jamais pu articuler un seul mot de grec, et il n'était pas beaucoup plus fort en latin...

Les Débuts de Jules Lemaitre

Jules Lemaitre venait de publier, à la Revue Bleue de Young et de Bigot, ses premiers articles (A suivre en page 3.)

MAGASINS, BUREAUX, Etc.

A LOUER pour le 1er MAI 1914

IMMEUBLE DANDURAND

Angle Sainte-Catherine et Saint-Denis

Bureaux de toutes dimensions à louer aux prix suivants: \$200, \$325, \$350, \$375, \$400, \$450, \$500, \$700, \$800, \$900, \$1100, \$1200, \$1600, \$1,000, et \$5,000.

Deux étages réservés aux MEDECINS et DENTISTES.

Bureaux avec grandes voûtes pour COMPAGNIES D'ASSURANCES, NOTAIRES, etc.

SALLES SPACIEUSES et meublées pour réunions de Sociétés, assemblées, etc.

Le loyer comprend service d'ascenseurs, chauffage, nettoyage, etc. Cet immeuble est absolument à l'épreuve du feu.

Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande.

U.-H. DANDURAND

48 et 50, rue SAINT-JACQUES

Téléphones: Main 2123 et 4151



Dr L. NOLIN TRUDEAU

CHIRURGIEN - DENTISTE

389 rue Saint-Denis

Téléphone: Est 3616

De 9 h. à 5 h. tous les jours, et les mardis, mercredis et vendredis, de 7 h. à 9 h. du soir.

H. Beauregard

Entrepreneur général en construction

70, rue St-Jacques, 70

MONTREAL

Téléphone: Main 735.

Résidence: SAINT-HILAIRE

ARTHUR LABERGE

COURTIER D'IMMEUBLES

Saint-Lawrence Hall

Téléphone: Main 7800

Avis aux gens de gout

S'il est une obligation qui s'impose aux gens de gout,

désireux de s'habiller avec élégance,

c'est bien une visite au magasin d'

Oscar Loiseau & Cie

128, rue Saint-Denis, 128

Téléphone: Est 446

Complets de tout genre pour messieurs. — Costumes pour dames. Etoffes de premier choix, main d'oeuvre irréprochable.

SPECIALITE:

HABITS DE GALA

N.-B. — Se réclamer de l'Action.

Tel. Bell: Main 3930

LA CIE GAREAU - SAURIOL

FABRICANTS DE

Livres Perpétuels à Feuilles Mobiles

Livres de Regus pour Comptoirs

Papeterie en général Articles de Bureaux

26, NOTRE-DAME (EST)

MONTREAL

Téléphone: Main 6498 Chambre 601

Geo.-H. Thibault

COURTIER D'IMMEUBLES ET D'ASSURANCES

EDIFICE TRANSPORTATION

Sixième Etage

EMPLOYES

Devenez Capitalistes!

Vous savez fort bien que les plus grosses fortunes n'ont pas été acquises par ceux qui ont travaillé le plus fort — mais par ceux qui ont fait les meilleurs placements.

Si vous pouvez économiser quelques sous sur votre salaire quotidien, achetez des contrats dans le "PRET IMMOBILIER, Limitée", et il vous sera facile d'atteindre ce but tant désiré: l'aisance, la fortune.

Par notre système de coopération des capitaux, nous vous mettons en possession d'un capital qui vous permettra d'acheter une propriété ou de vous bâtir. Le capital qui vous est avancé est remboursé à raison de \$5.75 par mois sans intérêt.

Demandez notre brochure explicative.

AGENTS DEMANDES. — Le "PRET IMMOBILIER, Limitée", n'a pas encore d'agents dans tous les districts: il est disposé à entrer en pourparlers avec des représentants bien qualifiés.

"LE PRET IMMOBILIER LIMITEE"

244, Est rue SAINT-CATHERINE, 244, Est

MONTREAL

Téléphone: Est 6779.

La Pâtisserie Française

JOSEPH KERHULU

176 RUE SAINT-DENIS

Tous les jours Thé-Concert de 4 h. 30 à 6 h. 30.

Compagnie des Tramways de Montreal

Horaires Suburbain d'Hiver

1913-1914

LACHINE: DU Bureau de Poste: Service de 10 min. de 5.40 a.m. à 8 a.m. Service de 20 min. de 8.00 a.m. à midi. Service de 10 min. de midi à 7.10 p.m. Service de 20 min. de 7.10 p.m. à minuit.

DE LACHINE: Service de 20 min. de 5.30 a.m. à 5.50 a.m. Service de 10 min. de 5.50 a.m. à 9 a.m. Service de 20 min. de 9.00 a.m. à midi. Service de 10 min. de midi à 8.00 p.m. Service de 20 min. de 8.00 p.m. à 12.10 a.m. Dernier tramway spécial à 12.50 a.m.

SAULT AU RECOLLET ET ST-VINCENT DE PAUL. De St-Denis à St-Vincent: Service de 20 min. de 5.20 a.m. à 6.00 a.m. Service de 15 min. de 6 a.m. à 8 a.m. Service de 20 min. de 8 a.m. à 4 p.m. Service de 15 min. de 4 p.m. à 7 p.m. Service de 20 min. de 7 p.m. à 8 p.m. Service de 30 min. de 8 p.m. à 11 p.m. Tramway se rendant à St-Vincent, 11.30 p.m. Tramway se rendant à Henderson, seulement, minuit. Tramway se rendant à St-Vincent, minuit quarante.

De St-Vincent à St-Denis: Ser. de 10 min. de 5.50 a.m. à 6.30 a.m. Ser. de 15 min. de 6.30 a.m. à 8.30 a.m. Ser. de 20 min. de 8.30 a.m. à 4.30 p.m. Ser. de 15 min. de 4.30 a.m. à 7.30 p.m. Ser. de 20 min. de 7.30 p.m. à 8.30 p.m. Ser. de 20 min. de 8.30 p.m. à 11.30 p.m. Tramway partant de St-Vincent à minuit. Tramway partant d'Henderson à minuit et vingt.

Tramway partant de St-Vincent à 1.10 a.m.

CARTIERVILLE: De la Junction Snowdon: — Service de 20 min. de 5.20 a.m. à 8.20 p.m. Service de 40 min. de 8.20 p.m. à minuit. De Cartierville: Service de 20 min. de 5.40 a.m. à 8.40 p.m. Service de 40 min. de 8.40 p.m. à minuit et vingt.

MONTAGNE: De l'avenue du Parc et Mont-Royal:—Ser. de 10 min. de 5.40 a.m. à 8.40 p.m. Service de 20 min. de 8.40 p.m. à minuit et vingt.

TETRAULTVILLE: De l'avenue Victoria: Service de 10 minutes de 5.40 a.m. à 8.30 p.m. Service de 20 min. de 8.30 p.m. à minuit et demi.

BOUT DE L'ILE: Service de 30 min. de 5 a.m. à 9 p.m. Ser. de 60 min. de 9 p.m. à 3 minuit. Service de 15 min. de 5 a.m. à 6.30 a.m. Service de 30 min. de 6.30 a.m. à 8.30 p.m.

MONTREAL-TORONTO

9 h. et 9 h. 40 du matin, 7 h. 30 et 10 h. 30 du soir.

Wagon - salon - buffet - bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité sur les trains de nuit.

"L'International Limited"

Le meilleur train du Canada

Quitte Montréal pour Toronto et Chicago à 9 h. du matin tous les jours.

MONTREAL-OTTAWA

8 h. et 9 h. 10 du matin, 4 h. et 8 h. 05 du soir. Trains de 9 h. 10 du matin et 4 h. du soir tous les jours, excepté le dimanche; trains de 8 h. du matin et 8 h. 05 du soir tous les jours.

Wagon-salon, buffet et bibliothèque sur tous les trains. Wagon-salon et wagon-salon-buffet-observatoire Pullman sur les trains de 9 h. 10 du matin et 8 h. 05 du soir.

BUREAU EN VILLE: 122 rue Saint-Jacques (téléphone: Main 6905), Hôtel-Windsor et Gare Bonaventure.

LA COMPAGNIE MARCHAND FRERES, Limitée IMPRIMEURS

56, Rue Amherst, - Montréal

Téléphone Bell: Est 3396.

NOTES ET FIGURES

GEORGE CLEMENCEAU

A la veille de sa mort, Benjamin Constant, ayant épuisé toutes les joies de la popularité et de l'amour, cloué dans son fauteuil de malade, se frappait la tête contre le marbre de sa cheminée pour faire parvenir encore jusqu'à son cerveau le bruit de la vie.

Georges Clemenceau, politicien vieilli, et "penseur" encore plus suranné, évoque naturellement cette image. Il a tout connu de la vie, il en a tout obtenu et même le pouvoir, pour lequel il semblait si peu fait. Il a joué de tout et n'a peut-être rien aimé. On ne conçoit plus quelle ambition le tentait encore et l'on se demande quelle émotion inconnue pourrait réveiller son désir.

Il a jadis souhaité la guerre, non comme un Bismarck, qui l'a longtemps préparée et pour qui elle est la conclusion logique d'un patient dessein. Il l'a voulue simplement parce qu'il est vieux, parce que, ayant tenu tous les emplois et occupé toutes les places, toute part il ne retrouve la trace de son passage et l'empreinte de son effort. Il veut forcer l'attention de l'histoire, et, par goût des grands rôles, il préférerait peut-être l'immense impopularité d'un Emile Ollivier à la gloire médiocre de la plupart des politiques.

Toute sa vie fut un jeu. Seulement, à mesure qu'il vieillissait, il lui fallait des parties de plus en plus grosses. Le sort des États ne lui apparaît plus que comme le magnifique enjeu d'une partie suprême. La guerre! Comme on va s'amuser!

Il est vieux. Qu'a-t-il à risquer? La victoire lui apporterait enfin la vraie gloire, qui, seule, comblerait son cœur avide, et la défaite même lui ferait une grande fin tragique digne de son règne.

La politique le prit jadis à la sortie de l'école de médecine et le laissa, toute sa vie, carabin.

On chercherait vainement à ses actes une autre unité que celle de sa fantaisie. Il a renversé des ministères sans raison, il a gouverné sans but. Il n'a été d'aucun parti, faute de pouvoir leur fournir un programme. Il ne s'est même pas attardé à comprendre son époque.

Il serait le dernier des ultras, s'il n'avait pas lu Homère et Renan. Homère lui a fourni une philosophie et Renan une politique.

Si Clemenceau a la démocratie en mépris et le suffrage universel en horreur, c'est que Renan rêvait d'un gouvernement aristocratique. S'il ignore tout de la question sociale, c'est qu'Homère n'en a pas parlé. Et la culture classique ne suffit tout de même pas à éclairer toute la vie moderne.

Si Clemenceau est anticlérical, et par instants mystique, c'est que Renan fut religieux contre les prêtres.

Lisez les livres de Clemenceau: dans les meilleurs chapitres, vous reconnaîtrez, déformés, grossis, alourdis, des traits de Renan. C'est un Renan gavoche, pétulant, "rosse", un Renan rhéteur et dénagogue, un Renan de réunion publique. Ce n'est plus la prière, c'est la pirouette sur l'acropole.

Seulement, voilà longtemps que Renan est mort. La société française s'est transformée depuis cet accident. Occupé à traduire son maître pour le mettre à la portée des comités radicaux, M. Clemenceau n'a pas levé les yeux sur son pays. Il ignore autant que le dernier des hobereaux le problème social. Sait-il qu'il y a des usines, un prolétariat? Connaît-il d'autres victimes que celles des prêtres, d'autres conceptions de l'autorité que celle de l'Église?

Parce que M. Clemenceau avait du style, on s'est imaginé qu'il avait une pensée. Parce qu'il a fait des mots, on lui a cru des opinions. Parce qu'il insultait, on lui a prêté du courage. Parce qu'il a jaloué et hait toutes les suprématies, la démocratie a fait de lui un chef.

Au fond, c'est un pauvre homme. Il s'en doute et ne s'en console pas. Dans son éternelle fureur, il a le sentiment d'une grande misère morale.

Tristesse de carabin vieilli, de gavoche qui finit en "vieille barbe".

DANGEAU.

De l'Œuvre.

Hommes d'Honneur

Qu'est-ce qu'un homme d'honneur? Un homme d'honneur, c'est un homme qui a de l'honneur, évidemment.

Mais c'est aussi un homme habile à manier l'arme blanche.

Ainsi, moi, qui me pique d'avoir quelque honneur, je ne suis pas un homme d'honneur.

Ce n'est pas ma faute.

Ce n'est pas du tout ma faute. J'ai été une jeunesse pauvre. À peine étais-je sorti du collège que je me suis mis à besogner rudement, jour et nuit, moyennant des sommes dérisoires. Pendant que de libres gaillards soldaient des maîtres d'armes, je me promenaïs dans la banlieue suspecte, guettant "le beau crime" et les cent lignes nourricières. Si je vous dis cela, soyez bien sûr que ce n'est pas dans le dessein de vous émouvoir. J'avais vingt ans, et j'écrivais des faits-divers. C'est tout. Et c'est l'histoire de beaucoup de jeunes gens de vingt ans, et même, hélas! de pauvres vieux hommes qui s'en font un de ces jours à l'hôpital et ne sont pas des hommes d'honneur.

Mais le fait est que, si j'avais eu le moyen de rassembler un petit pécule, je ne l'aurais pas employé à acheter une veste, un casque et deux colichemardes. J'aurais peut-être acheté des livres. Ou bien je l'aurais dépensé grossièrement. Car je ne veux pas, comme on dit, me faire meilleur que je ne suis.

Au reste, peu importe l'usage que j'aurais fait de mon argent, puisque je n'ai pas eu d'argent. Au long de plusieurs années, j'ai écrit des articles et j'ai attendu la fin du mois. Je n'ai pas fait d'escrime. C'était apparemment mon destin, et je ne récrimine pas.

Cependant, que tout à l'heure je bouscule par mégarde un de mes contemporains plus favorisés. Qu'il m'insulte, qu'il me tende sa carte, et me voilà contraint d'aller louer un grand couteau, et de le brandir sottement. Il sait s'en servir. Moi, je ne le sais pas. Cela ne fait rien. L'honneur me commande d'aller me mesurer avec un garçon qui, tous les jours, depuis dix ans, s'exerce dans l'art de piquer les autres avec un grand couteau pointu.

Alors, puisque l'honneur me le commande, j'irai. Êtes-vous satisfaits? J'irai. Il y aura deux amis et un médecin. Il y aura une cuvette pleine d'un liquide antiseptique. Tout sera bien régulier. J'aurai une chemise molle et des gants de ville. Et je tendrai le bras.

Je tendrai le bras, au bout de quoi sera mon épée. Et j'attendrai. Peut-être bien que j'aurai peur. Je n'en sais rien. Il faut avoir de l'honneur, vers onze heures du matin, à la Grande Roue. Si je n'allais pas tendre une lame inutile vers ce garçon que voilà, on dirait que je suis un lâche. Et c'est un malheur que je ne saurais supporter.

Tout de même qu'est-ce qu'il risque, lui? Rien, que de me tuer. S'il me tue, on le traduira en cour d'assises. Car il y a une justice en France, quoi que veuille dire les pamphlétaires. Il ira en cour d'assises. Il sera d'ailleurs acquitté. Je pense que son avocat flétrira ma mémoire.

Mais il n'est pas contraint de me tuer. Il peut se contenter de me transpercer la jambe, ou bien de me couper le nez. Mon bras suffira-t-il? Oui, la partie antérieure de mon avant-bras peut lui fournir assez de sang pour calmer sa colère. S'il s'en contente, ce sera un bien gentil et aimable garçon. Ayant à choisir entre tous mes membres celui qu'il lui convient de piquer, vraiment il sera magnanime de préférer mon avant-bras.

Je suis à sa merci, voilà. Je suis à sa merci. Je me tiens couragement devant lui, et j'attends qu'il fixe mon sort. Mais lui, est-il courageux?

Chut! vous ne le répétez pas? Eh bien je ne crois pas.

On m'a raconté qu'un jour le romancier Maurice Montégut se prit de querelle, à la terrasse d'un café du boulevard, avec un consommateur d'apparence anodine. Pendant à la fin patience, Montégut lui donna deux gifles. L'homme ne les rendit pas. Mais il se nomma. C'était Charlemont le père. Ce boxeur fameux estima qu'il ne pouvait sans lâcheté frapper son irascible adversaire. Je ne sais s'il était un homme d'honneur. Mais je suis tenté de le croire.

Or, combien d'escrimeurs redoutables supporterait qu'on ne s'alignât point avec eux, si tel était leur bon plaisir? Qu'on me dise leurs noms, et je serai tout disposé à écrire à leur louange le meilleur article dont je me trouverai capable. Mais en vérité, jusqu'à présent, je n'ai jamais entendu dire que les habitués des salles d'armes eussent la moindre répulsion pour le combat. Mieux: ce sont eux qui décident que tel maladroit, qui n'a jamais vu d'épées qu'aux devantures des armuriers, doit se battre. Nous en sommes là, que ce sont les hommes habiles à l'épée qui prétendent forcer les maîtres à aller sur le terrain. Ce serait fort comique, si de temps à autre ils n'y réussissaient pas.

Je pense bien qu'ils m'y entraîneront un jour ou l'autre, encore que je sois de caractère paisible. Je tiendrai comme je vous ai dit l'épée qu'on me donnera. Mon adversaire me blessera-t-il gravement? Alors, il abusera vainement de la science que je n'ai pas en les moyens de conquérir. Me ménagera-t-il? Alors, à quoi se réduira ce combat, sinon à une leçon donnée à un commençant par un maître, avec une épée fortuitement dénichée? Il y a, dit-on, une loi contre le duel. On la pourrait avantageusement remplacer par un tout petit règlement de police, qui tiendrait en deux lignes:

"Nul n'aura le droit de se battre s'il a été inscrit pendant un an dans une salle d'armes."

J'admets qu'il nous faille des hommes d'honneur.

Ce qui me gêne, c'est qu'ils sont tous forts à l'épée.

RENE BURES.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux?—S'adresser rue Saint-Gabriel, 72.—Téléphone: Main 5356.

PAGES DE POLEMIQUE

Tablettes de Pangloss

C'est nous qu'on est les princes, vient de déclarer une fois de plus nos bons députés.

Ils l'ont même déclaré à un fournisseur mal intentionné, qui avait le tort de leur réclamer quelque argent.

Ce fournisseur, M. Buquet, est architecte. En cette qualité, on lui a demandé d'étudier quelques travaux, qui auraient pour conséquence la reconstruction du Palais-Bourbon. Il exécuta les travaux, puis envoya sa note. Il fut très mal reçu et les représentants de nos parlementaires déclarèrent qu'on ne lui donnerait rien.

Jusqu'à rien d'étonnant. Mais, ce qui est admirable, ce sont les motifs qu'alléguèrent nos Honorables pour ne pas payer. Lisiez plutôt les conclusions que M. Charles Robert déposa en leur nom:

...Attendu que la Chambre des députés est un corps souverain qui, avec le Sénat, constitue le pouvoir législatif, dont les actes n'ont pas le caractère d'actes administratifs mais d'actes d'autorité parlementaire qui ne sauraient être soumis à la juridiction administrative;

Que si une action, engagée devant un tribunal administratif contre la questure de l'une des Chambres, triomphait, faute d'argent pour payer, le dernier mot resterait encore aux Chambres;

Qu'en conséquence, l'intérêt des partis comme la dignité des Chambres sont d'accord pour écarter la compétence de toute juridiction étrangère...

Vous entendez bien le raisonnement.

—La raison que nous alléguons, disent-ils, pour ne payer point, ce n'est ni la mauvaise exécution des travaux, ni un vice de forme, ni d'ailleurs aucune exception quelconque au sujet de la commande elle-même. Non, ces travaux, nous les avons réellement commandés, ils ont été honnêtement exécutés. Cependant nous ne paierons rien tout de même, et cela pour cette raison péremptoire que nous, c'est nous.

"Or, nous faisons les lois, nous décidons du juste et de l'injuste. S'il nous plaît donc de décider, en l'occurrence, qu'il n'y a pas lieu pour nous de payer, personne n'a rien à dire. Nous avons prononcé, du haut de notre autorité souveraine.

"D'autant que la collectivité que nous représentons n'a pas de fonds disponibles. Nous savons bien que, pour en obtenir, il nous suffirait de voter une loi. Les contribuables acquitteraient, une fois de plus, les dépenses que nous aurions engagées et nous aurions tort en somme de nous faire là-dessus des scrupules. Qu'est-ce, en somme, que leur faire payer une seule fois soixante-quinze mille francs pour nous tous, alors qu'ils paient déjà bénévolement, chaque année, quinze mille francs pour chacun de nous?"

"Pourtant, aujourd'hui, il ne nous plaît pas de leur infliger cette charge. Cela se conçoit assez facilement: les quinze mille francs, c'est nous qui les touchons, tandis que les soixante-quinze mille, ce ne serait qu'un architecte.

"Au surplus, puisqu'il nous faudrait voter une loi pour la payer, n'est-il pas tout aussi simple de voter une loi en vertu de laquelle nous déciderions que les parlementaires, par faveur spéciale, n'ont plus à rétribuer leurs architectes?"

"Sans doute, le grand Frédéric jadis ne se crut pas le droit de déposséder le menuier de Sans-Souci, mais le grand Frédéric n'était qu'un pauvre monarque absolu. Foin du grand Frédéric!"

"D'ailleurs, il avait pour s'incliner une excuse: on lui avait dit qu'il y avait des juges à Berlin. Ils ne peuvent pas être partout. Du moment qu'ils sont à Berlin, ne les cherchons pas à Paris."

De l'Œuvre.

Les meilleures pages livres nouveaux

(Suite de la deuxième page.)

miers articles de critique sur Renan et sur Georges Ohnet, qui faisait un tapage énorme. Toute la jeunesse lettrée saluait la renaissance d'un genre et d'une objectivité qui semblaient avoir disparu avec Sainte-Beuve, la pointe brillante d'une ironie souple comme une épée. Mon père était féroce de Lemaitre. Dès qu'il le voyait entrer, il l'accueillait par une exclamation

amicale, un rire admiratif, et leurs sens du comique s'accordaient autant que leurs sérieux. A Louis-le-Grand, où les vétérans de rhétorique et de philosophie étaient nombreux, le succès de cette première série des *Contemporains* dépassait tout. Professeurs, maîtres d'études, élèves, les savaient par cœur. Ceux qui n'ont pas été dans l'Université à ce moment ne peuvent se rendre compte de la rapidité avec laquelle le feu flamba. C'est qu'aussi le monde des lettres, assourdi par le tapage obscène de Zola, et celui des théâtres, qu'accaparaient les mélés pseudo-historiques de Sardou et les paradoxes sentimentaux-mondains de Dumas fils, avait grand besoin d'un classificateur, d'un ordonnateur, d'un remetteur au point. La voix claire et prenante de Lemaitre rappelait ses compatriotes au bon sens. C'était une cloche de grande allure. Elle rallia les gens de goût, désemparés et submergés par une production médiocre.

LEON DAUDET.

(Fantômes et Vicauts.



Un concert dont on parlera

Les élèves de M. Alfred Laliberté donneront le lundi 4 mai prochain, dans la salle des spectacles du "Y.M.C.A.", un concert auquel on prête le plus grand succès.

Cette soirée s'ouvrira à 8 heures précises. En voici le programme:

- 1.—Variations sur le thème (Abegg) R. Schumann
Mlle ALICE HUOT.
- 2.—Rigoletto (paraphrase) Verdi-Liszt
Miss HELENA WILSON
- 3.—Chant funèbre (Dirge) C. Sinding
Miss HELENA WILSON
- 4.—Etude de concert Glazounow
Miss EVELYN MILETTE
- 5.—Sonate (3^e mouvement) A. Longo
Mlle CLEMENCE PERRON
- 6.—a) Elégie S. Rachmaninoff
b) Deux préludes, F. Blumenfeld
Mlle JULIETTE PAYETTE
- 7.—Sur mer (Etude) F. Blumenfeld
Miss FRANCES CHISHOLM
- 8.—Polonaise J. Paderewsky
Mlle CLARA BOUCHER
- 9.—Cantique d'amour F. Liszt
Miss ELLEN LANG
- 10.—Révélation (No 1) Schulz Ebler
Mlle MARGUERITE DESMARAIS
- 11.—Impromptu (en variations) F. Schubert
Mlle ANTONINE MANTHA
- 12.—a) Polonaise-fantaisie, F. Chopin
b) Valse (paraphrase) Strauss-Schutt
Mlle EVA BEAUCHEMIN

- 13.—a) Rhapsodie (No 1) J. Brahms
b) Caprice espagnol. M. Mokowsky
Mrs. F. J. HODGSON
- 14.—a) Variations sur un thème polonais A. Leadow
b) Ballade (No 2), F. Liszt
Mlle GABRIELLE ALLARD
- 15.—Polonaise (No 2) F. Liszt
Madame J.-A. JARRY

CHRONIQUE

Sur l'état d'être heureux à la campagne

J'ai fait parfois ce rêve étrange et pénitent de quitter le soir mon bureau et l'asphalte fondant de la rue Saint-Jacques pour prendre le train et voyager. Oh! je ne vais pas loin, car mon train me dépose dans une coquette petite station, un quart d'heure à peine après que je l'ai pris. Je suis lentement un chemin ombreux, qui traverse avec des méandres gracieux de vertes prairies et des champs bien cultivés. J'arrive à une barrière que bordent des arbustes et des rosiers sauvages, et je l'ouvre. Des deux côtés un jardin: à droite les fleurs et à gauche les légumes. Dans les fleurs j'ai des œillets, des géraniums, des pivoines, des pensées, des dahlias, des héliotropes, enfin mille et une fleurs. Du côté potager, les immenses feuilles vertes cachent mal mes petits melons déjà très présentables, et ma salade toute jeune forme un carré vert tendre encadré du vert foncé du persil. Voici des betteraves qui promettent et ces tomates rougissent sans honte sous les regards du soleil d'été. — Aimez-vous ce bosquet, où grimpent les climatisés? Je l'ai construit moi-même avec de vieux bardeaux que cache la vigne sauvage.

C'est ici que nous prenons le café les soirs d'été et que même nous soupçons. — Après souper, je vous ferai voir mon poulailler, qui est magnifique, et mes poules, qui pondent à ravir. Tenez, la grosse grise, que vous apercevez là-bas avec sa petite famille de poussins, m'a rapporté dix douzaines de printemps dernier. — Hein, vous dites? Non, je n'ai pas payé cette petite ferme très cher; je l'ai eue pour un prix ridiculement bas, alors qu'elle était, je puis bien vous le dire, dans un état pitoyable. Seulement, voilà, j'ai su l'améliorer et j'ai su la cultiver! Ces légumes que vous avez admirés, ces fleurs devant lesquelles je vous voyais tout à l'heure en contemplation, ne sont pas venues toutes seules, ni les uns ni les autres. Il a fallu que je les sème ou que je les plante, que je les arrose, que je les sarcle. ... Et tout d'abord — le plus important de tout — il m'a fallu trouver, pour assurer le succès futur de mon potager et de mon jardin, des plantes de première qualité, des graines de premier choix. J'éprouvais à ce sujet le plus grand embarras et, après avoir inutilement consulté divers marchands, j'étais sur le point de renoncer à mon entreprise, lorsqu'un jour mes yeux tombèrent par le plus grand des hasards, au cours d'une promenade, sur l'enseigne de M. Hector-L. Déry, marchand de grains, 21-ouest rue Notre-Dame. Or, vous savez aussi bien que moi que personne à Montréal ne possède un assortiment comparable en fait de plants et graines de semences. C'est de là que viennent toutes ces merveilles.

N.B.—Ne pas oublier de demander à M. Déry son catalogue illustré pour 1914. Envoyé gratuitement sur réception d'une simple carte postale. HECTOR-L. DÉRY, 21-ouest, rue Notre-Dame, 21-ouest.

Aux amis de l'Action

Aimez-vous notre journal? Nos idées vous plaisent-elles? Il n'est pas de plus efficace moyen de nous encourager que de nous confier

VOS IMPRESSIONS

Tarif modéré Travail de premier ordre

DEMANDEZ NOS PRIX

"L'Action" Rue Saint-Gabriel, 72

Téléphone: Main 5356



DOW'S ALES

LES BIERES DOW

sont toutes embouteillées à la Brasserie

Les Bieres Dow apportent au consommateur le meilleur malt d'orge et le meilleur jus de houblon parfaitement combinés et parfaitement conditionnés.

Les Bieres "Dow" ont toujours détenu les records de l'excellence et celles qu'on vend actuellement sont si possible meilleures encore que celles qui ont dans le passé établi leur haute réputation.

Vous aurez un vrai régal quand vous en boirez. Dans les principaux clubs et cafés partout au Canada, la bière "DOW" à Capsule Jaune est demandée quand on veut ce qu'il y a de mieux.

EN VENTE PARTOUT

The National Breweries, Limited

Les raisons du Momotombo

Le baptême des volcans est un ancien usage qui remonte aux premiers temps de la conquête. Tous les cratères du Nicaragua furent alors sanctifiés, à l'exception du Momotombo, d'où l'on ne vit jamais revenir les religieux qui étaient chargés d'aller y planter la croix.

SQUIER. "Voyage dans l'Amérique du Sud."

Trouvant les tremblements de terre trop fréquents,
Les rois d'Espagne ont fait baptiser les volcans
Du royaume qu'ils ont en dessous de la sphère;
Les volcans n'ont rien dit et se sont laissés faire,
Et le Momotombo lui seul n'a pas voulu.
Plus d'un prêtre en surpris, par le saint-père élu,
Portant le sacrement que l'église administre,
L'œil au ciel, a monté la montagne sinistre;
Beaucoup y sont allés, pas un n'est revenu.

O vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
Qui songes près des mers, et fais de ton cratère
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre,
Pourquoi, lorsqu'à ton seuil terrible nous frappons,
Ne veux-tu pas du Dieu qu'on t'apporte? Réponds.
La montagne interromp son crachement de lave,
Et le Momotombo répond d'une voix grave:

— Je n'ai jamais pas beaucoup le dieu qu'on a chassé.
Cet avare cachait de l'or dans un fossé;
Il mangeait de la chair humaine; ses mâchoires
Étaient de pourriture et de sang toutes noires;
Son autel était un porche au farouche carreau,
Temple sépulcre orné d'un pontife bourreau;
Des squelettes riaient sous ses pieds; les cueillettes
Où cet être buvait le meurtre étaient cruelles;
Sourd, difforme, il avait des serpents au poignet;
Toujours entre ses dents un cadavre saignait;
Ce spectre noirissait le firmament sublime.
J'en grondais quelquefois au fond de mon abîme.
Aussi, quand sont venus, fiers sur les flots tremblants,
Et du côté d'où vient le jour, des hommes blancs,
Je les ai bien reçus, trouvant que c'était sage.
L'âme a certainement la couleur du visage,
Disais-je, l'homme blanc, c'est comme le ciel bleu;
Et le dieu de ceux-ci doit être un très bon dieu.
On ne le verra point de meurtres se repaître. —
J'étais content; j'avais horreur de l'ancien prêtre.
Mais quand j'ai vu comment travaille le nouveau,
Quand j'ai vu flamboyer, ciel juste! à mon niveau,
Cette torche lugubre, âpre, jamais éteinte,
Sombre, que vous nommez l'Inquisition sainte;
Quand j'ai pu voir comment Torquemada s'y prend
Pour dissiper la nuit du sauvage ignorant,
Comment il civilise, et de quelle manière
Le saint-office enseigne et fait de la lumière;
Quand j'ai vu dans Lima d'affreux géants d'osier,
Pleins d'enfants, pétiller sur un large brasier,
Et le feu dévorer la vie, et les fumées
Se tordre sur le sein des femmes allumées;
Quand je me suis senti parfois presque étouffé
Par l'âcre odeur qui sort de votre autodafé,
Moi qui ne brûlais rien que l'ombre en ma fournaise,
J'ai pensé que j'avais eu tort d'être bien aise;
J'ai regardé de près le dieu de l'étranger,
Et j'ai dit: — Ce n'est pas la peine de changer.

VICTOR HUGO.

Ligue des droits du français

Liste d'expressions pour le commerce et l'industrie

Quincaillerie et Ferronnerie

Expressions Fautives	Expressions Correctes
Net, netting	Filet; treillis; grillage.
Net de broche	Toile métallique; clôture-treillage; treillage métallique.
Nut	Ecrou.
Oeil (de vis, de crochet)	Ocillet.
Pan (ang.)	Terrine; bassin; bassine.
Pan d'un fusil	Bassinnet.
Foot pan	Bain de pieds.
Warming pan	Bassinnoire.
Papier sablé	Papier de verre.
Pierre d'éponge	Pierre ponce.
Pipe en fer, en plomb	Tuyau; boyau; calorifère; radiateur.
Bout de pipe (tube métallique adapté à l'extrémité d'un boyau d'incendie)	Lance.
"La pipe a bosté"	Le tuyau a éclaté.
Plaine (outil de menuisier)	Plane.
Plumbago	Plombagine (substance minérale noirâtre).
Pôle (pièce de bois ou de fer servant à soutenir les rideaux)	Tringle.
Pouvoir électrique, pouvoir à gaz; pouvoir	Moteur électrique, moteur à gaz; générateur.
Punch	Poinçon; emporte-pièce; chasse-pointe; chasse-clou.
Reel (instrument sur lequel on enroule le câble d'acier, le fil de fer, etc.)	Dévidoir; touret; bobine.
Réfrigérateur (ang. refrigerator)	Réfrigérant; glacière.
Safe	Coffre-fort.
Seraper	Grattoir; sarcloir; râcloir.
Screw	Vis.
Set	Jeu; service; nécessaire, etc.
"d'outils"	Nécessaire; assortiment d'outils; outillage; coffre d'outils.
"de broches à tricoter"	Jeu d'aiguilles à tricoter.
"de poids (pour balance)"	Série, jeu de poids.
"de poulies"	Garnitures de poulies; groupe de poulies.
"de plaques (électricité)"	Bloc de plaques.
"de springs"	Faisceau, série, paquet de ressorts.
"de pentures"	Paire de pentures.
"de tarauds"	Jeu de tarauds.
"d'instruments à dessin"	Boîte de compas; cassette; pochette de compas; boîte à dessin.
"de cheminée"	Garniture de Cheminée.
"de cuisine"	Batterie de cuisine.
"de couteaux"	Coutellerie.
"à dépecer"	Service à dépecer.
"de foyer"	Garniture de foyer.
"de diamants, de perles"	Parure, garniture de diamants, de perles.
"de salon, de chambre à coucher"	Ameublement, meubles de salon, de chambre à coucher.
"de marchandises"	Assortiment de marchandises.
"de vaisselle"	Service de vaisselle.
"de pupitre"	Ecritoire.
"de toilette"	Toilette; garniture de toilette.

Du Bulletin du Parler français.

En vente aux bureaux de l'"Action"

Nos Amis les Québécois, album de caricatures. Dessins de Ch. HUARD, adaptés aux moeurs de Québec. Couverture en couleurs de Charlebois. Préface de Jules Fournier. 25 cents.
Edition de luxe\$1.00
Souvenirs de Prison, par JULES FOURNIER, Préface d'Olivar Asselin. 25 cents. Edition de luxe\$1.00
A Quebec View of Canadian Nationalism, par OLIVAR ASSELIN. 25 cents.
Rapport sur l'Immigration française et helge, par OLIVAR ASSELIN. 25 cents.



Plus on avance dans la vie, plus les souvenirs du jeune âge deviennent nets et chers. En vieillissant le cerveau est moins apte à

enregistrer les événements du jour même ou de la veille. Il faut parfois un effort pour se rappeler tel fait qui ne remonte pas cependant très haut. Les faits éloignés, par contre, sont incrustés profondément dans la mémoire. Ils sont là, dans leur coin, comme de très anciens locataires dans une maison familière.

D'aucuns se sont peut-être imaginé que les rédacteurs de l'Action vivent d'amour et d'eau fraîche. Rien n'est plus faux. Ils travaillent pour gagner leur vie. Quand ils n'ont pas autre chose à faire, ils rédigent des discours ou des mémoires pour les autres, font de la traduction ou préparent des annonces moyennant finances. Leur tarif est élevé, mais leur travail est irréprochable. Avez-vous besoin d'eux? — S'adresser rue Saint-Gabriel, 72. — Téléphone: Main 5356.

L'ACTION est publié par Jules Fournier, tous les samedis, à Montréal. Adresse pour la police: rue Saint-Gabriel, 72.

Théâtre Canadien - Français

Semaine du 27 avril 1914

LUCIEN BOYER

et ses collaborateurs

THEATRE NATIONAL

Semaine du 27 avril 1914

"L'AIGLON"

en 6 actes, par ROSTAND

N'OUBLIEZ PAS
que notre artiste photographe,
J.N. LAPRÉS
fondateur de la maison
Laprés et Lavergne, a
laissé son ancien atelier,
coin Ontario, et a main-
tenant son nouvel atelier
au **No 460.**
RUE SAINT-DENIS
ANGLE DE LA RUE
SHERBROOKE.

DEMANDEZ LES
CIGARETTES EGYPTIENNES
VAFIADIS
"BULAK"
10 POUR **15**¢